

Zeitschrift: Horizons : le magazine suisse de la recherche scientifique
Herausgeber: Fonds National Suisse de la Recherche Scientifique
Band: 21 (2009)
Heft: 83

Artikel: La bataille de la mémoire
Autor: Gattlen, Nicolas
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-971031>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 07.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



La bataille de la mémoire

En Russie, les monuments, sites et rituels sont nombreux à rappeler la victoire contre l'Allemagne nazie. Les souvenirs de guerre individuels sont pourtant nombreux à ne pas coïncider avec la version officielle.

PAR NICOLAS GATTLEN

Le 19 août 1991, Carmen Scheide découvre à la télévision les images du putsch à Moscou – et son rêve d'une année d'études en Russie s'effondre. Mais trois jours plus tard, elle reprend espoir. Les putschistes sont arrêtés et le président Gorbatchev qui avait été astreint à résidence en Crimée revient dans la capitale. Quelques semaines plus tard, la jeune historienne s'installe dans un foyer étudiant en banlieue de Moscou et entame ses recherches pour sa thèse de doctorat.

«À Moscou, j'ai été très frappée par l'omniprésence des souvenirs de la Deuxième Guerre mondiale», raconte la chercheuse dans son bureau de l'Université de Constance. Un paysage de mémoire semé d'innombrables monuments, mémoriaux, musées, rues, images et cérémonies auquel il est presque impossible d'échapper. Avec le 9 mai pour couronnement, puisque cette date marque la victoire sur l'Allemagne hitlérienne. Le centre-ville de la capitale se métamorphose alors en zone piétonne et festive. Des soldats portant d'anciens uniformes de l'époque défilent avec le Kremlin à l'arrière-plan et, dans les parcs municipaux, des popstars russes chantent la victoire de la «grande guerre patriotique». «Cette tradition de commémoration de la Deuxième Guerre mondiale est un élément central

de la culture officielle du souvenir, affirme-t-elle. Mais ces rituels ne coïncident pas avec les souvenirs de guerre individuels. Ce qui m'intéresse, c'est de savoir à quel point cette culture collective du souvenir marque les gens et à quel point cette mémoire orientée imprime son empreinte sur la mémoire individuelle.» Des réponses que l'historienne est allée chercher dans les archives et notamment dans les «Archives de la Révolution».

Vivre comme les Moscovites

L'accès aux documents n'a toutefois pas été simple. «En novembre 1991, on nous a dit vous pouvez y aller, les archives sont accessibles. Mais en décembre déjà, le règlement a changé. L'Union soviétique était en train d'imploser et chaque jour on nous disait autre chose. Parfois l'accès était autorisé, parfois pas, une autre fois l'autorisation n'est arrivée qu'un jour avant la date d'expiration de mon visa.» Même incertitude avec le rouble: «On ne savait jamais ce que l'on pourrait avoir pour son argent le lendemain. Une demi-miche de pain? Deux miches? Vingt?» Carmen Scheide aurait pu faire ses emplettes au supermarché «Sadko», en devises. Mais elle voulait vivre comme ses collègues moscovites. Avec un thermos dans les locaux non chauffés des archives.

En dépit des restrictions et des archives spéciales qui restent inaccessibles (il est toujours

presque impossible d'accéder aux archives des services secrets et de l'armée), la scientifique souligne les merveilleuses découvertes qu'elle a faites. Comme les mémoires d'Irina Rakobolskaja, commissaire politique et membre d'un régiment de femmes pilotes qui s'étaient portées volontaires dans les années 1930 pour servir dans l'Armée Rouge. Pendant la guerre, ces «Faucons de Staline» ont reçu de nombreuses médailles. Mais en tant que femmes, elles ont aussi subi des discriminations et ont été renvoyées à la maison à la fin de la guerre. On ne voulait pas d'héroïnes féminines et elles ont été largement exclues des récits historiques officiels.

Ces anciennes femmes pilotes ont alors fondé leurs propres traditions du souvenir, à l'image de la rencontre annuelle du 2 mai. Au fil des ans, l'image qu'elles avaient d'elles-mêmes a changé. Lorsque Carmen Scheide a abordé en 2007 ses souvenirs de guerre avec Irina Rakobolskaja, âgée alors de 89 ans, cette dernière ne voulait plus entendre parler des «Faucons de Staline» mais elle évoquait avec fierté les «Sorcières de la nuit». Les nazis avaient donné ce surnom à son régiment car les femmes pilotes bombardaient de nuit.

En dépit de toutes ces réinterprétations, Irina Rakobolskaja et ses collègues restent étroitement attachées au mythe officiel de la victoire. En tant que membres de la «génération des vainqueurs», elles ont placé l'héroïsme et le désir d'aventure au centre de leurs souvenirs de guerre. Durant des années, le doute par rapport au système politique, les réflexions critiques sur le commandement militaire et les récits évoquant la souffrance, la mort, la peur et la douleur sont restés des sujets tabous.

Dans cette représentation héroïque de l'histoire, il n'y avait pas de place non plus pour l'antisémitisme, la terreur, les crimes de guerre et les interne-

ments forcés. Les fonctionnaires du Parti et les autorités chargées de la censure préféraient célébrer le mythe des partisans, la lutte victorieuse du peuple contre l'agresseur allemand. Pendant la guerre déjà, la version officielle avait été arrêtée: c'est sous la houlette du Parti communiste que les habitants des zones occupées avaient pris les armes pour défendre leur patrie. Les tendances nationalistes étaient passées sous silence, tout comme la résistance juive et les rébellions contre l'Union soviétique.

Faim et désespoir

Le journal d'Irina Ehrenburg raconte une tout autre histoire. A l'automne 1944, sur mandat d'une revue, cette journaliste russe s'est rendue en Lituanie où des unités de l'Armée Rouge avaient mis fin à l'occupation allemande quelques semaines auparavant. Irina Ehrenburg évoque la souffrance de la population, la faim, le désespoir et la pénurie, ainsi que l'antisémitisme toujours présent. «Son journal se lit comme un contre-pied aux souvenirs de guerre officiels, note Carmen Scheide. Dans la propagande mise en scène par l'Etat, son vécu n'a pas trouvé de place.» Irina Ehrenburg a gardé ses souvenirs à l'abri jusqu'à ce qu'elle puisse les publier sans avoir à craindre de conséquences, au début des années nonante.

Pour l'historienne, ces exemples montrent que les souvenirs individuels peuvent parfaitement se soustraire à la mémoire orientée par l'Etat. Au fil de ses recherches, elle a également constaté la grande imprécision de la notion de «culture nationale ou collective du souvenir». Elle a fait elle-même l'expérience de sa fragilité. Elle a en effet grandi à Helmstedt, dans l'ancienne République fédérale allemande, à la frontière avec l'ex-Allemagne de l'Est. En tant qu'enfant, elle a observé dans la forêt près de chez elle la construction de la «ligne de la mort» qui séparait les deux Allemagnes. A 24 ans, elle a assisté à la chute du mur de Berlin et à la réunification. L'historienne préfère donc parler de «différentes cultures du souvenir ou de différentes strates du souvenir qui restent dynamiques, ambivalentes». Et aussi contradictoires que les êtres humains. ■

Souvenirs individuels et mémoire officielle.
La pilote de combat Irina Rakobolskaja avec son mari; une aviatrice peu avant la guerre; parade militaire commémorant la victoire sur l'Allemagne (9 mai 2009); réunion d'aviatrices peu après la guerre (de gauche à droite).
Photos: archives privées/Carmen Scheide (3), Sergey Ponomarev/AP/Keystone